

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 20 (1882)
Heft: 24

Artikel: Lettres d'Ouchy
Autor: Alfred
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-187025>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 11.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

un an 4 fr. 50
SUISSE six mois . . 2 fr. 50
ÉTRANGER : un an . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

PRIX DES ANNONCES :

La ligne ou son espace, 15 c.
—
Pour l'étranger, 20 cent.

Paris, le 10 mai 1882.

Monsieur le Rédacteur,

Je suis un de vos anciens et fidèles abonnés. Chaque lundi soir, je lis le *Conteur*, en compagnie de deux ou trois amis, dans le fond de mon petit comptoir de la rue Turbigo. Vos anecdotes, vos contes patois, sont pour nous un vrai régal ; nous les relisons, nous les commentons avec bonheur, et c'est à celui qui prononcera le mieux l'accent du terroir, qui peindra plus fidèlement ces traits tout particuliers à nos mœurs champêtres.

Quelquefois nous lisons les lettres que m'écrit chaque quinzaine mon cousin d'Ouchy, et par lesquelles il me tient au courant, d'une manière souvent fort amusante, des choses de Lausanne et du canton. On m'a engagé maintes fois à vous demander de bien vouloir publier de temps en temps quelques-unes de ces épîtres qui, j'en suis persuadé, seraient très goûtées de tous vos abonnés de l'Etranger. Je prends donc la liberté de vous adresser les quatre dernières, où vous remarquerez, entre autres, quelques détails sur la période électorale que vous venez de traverser, et qui intéresseront sans doute ceux de mes compatriotes qui, comme moi, ont quitté depuis longtemps le pays et ne sont plus au courant de votre vie publique.

Si, comme j'ose l'espérer, ces lettres trouvent auprès de vous un bienveillant accueil, je vous transmettrai, à l'avenir, toutes celles qui me paraîtront dignes de votre aimable *Conteur*.

Veuillez recevoir, Monsieur le Rédacteur, l'expression de mes meilleurs sentiments.

LETTRES D'OUCHY

30 mars 1882

Nous sommes en pleine période électorale, mon cher ami ; ma lettre s'en ressentira. Tu ne pourrais jamais t'imaginer l'effervescence populaire qui règne ici ; de mémoire d'homme, on ne se souvient d'un tel mouvement. Les cafés sont remplis du matin au soir ; des groupes de diverses opinions s'y forment et se suspectent mutuellement ; on élabore des listes de candidats ; on préjuge les résultats à voix basse ; on s'ingénie en moyens de tout genre, et jamais je n'ai vu mettre en jeu plus de ficelles. Et comme nous sommes encore sous l'influence des dernières élections pour le Grand Conseil, qui ont confondu le parti libéral par un échec dépassant tout ce qu'on pouvait supposer, tu peux te représenter la fiévreuse activité des vainqueurs dans la nouvelle campagne.

C'est au communal qu'on va se battre maintenant : gare aux querelles de ménage !

L'appétit vient en mangeant, et les démocrates y vont à belles dents. D'un autre côté, leurs adversaires, qu'on croyait en proie au découragement, se rebiffent et ne reculent devant aucun sacrifice ; ils convoquent des assemblées préparatoires, inondent la ville et la banlieue d'appels, de circulaires, de listes imprimées sur beau papier vélin et expédiés sous d'élégantes enveloppes. Ils comptent dans leurs rangs toute une légion d'hommes intelligents, instruits, des avocats, des notaires à profusion, des médecins, des professeurs et nombre de jeunes gens qui, sans avoir l'air d'y toucher, veulent parvenir à tout prix.

Ces derniers élimineraient volontiers de la cohorte militante, les vieux, les anciens chefs du parti, qui finissent par devenir gênants et gâtent les affaires, à ce qu'ils assurent. Mais les vieux tiennent bon ; ils ne se soucient guère, d'abandonner la partie et de se laisser mettre au vieux fer. Aussi, voyant fort bien venir le vent qui les menace, ils redoublent d'ardeur et rajeunissent à vue d'œil. Ayant pour eux l'expérience de la lutte, la parole facile, possédant à fond l'histoire politique de leur époque, ils finissent toujours par dominer la situation.

— Diable ! disent les jeunes, ils sont encore bien verts ; mais enfin, il faut faire comme Gambetta, il faut savoir attendre.

Si j'avais quelque conseil à donner à ces jeunes gens, je leur dirais : Voulez-vous arriver aux affaires, ne repoussez pas systématiquement tout ce qui vient du bord opposé ; sachez faire des concessions au mouvement du jour, au grand courant d'idées radicales qui, quoiqu'on dise, fait son chemin. On ne revient guère en arrière dans ce domaine, croyez-le ; le temps qui s'est écoulé depuis 1845 nous en a donné d'éloquents exemples.

Il ne suffit pas, à Lausanne, de faire de beaux discours à un moment donné, de se montrer une fois tous les quatre ans, puis de rentrer dans une noble réserve, pour gagner quelque popularité. Il faut absolument et sans cesse se frotter au peuple et savoir ôter ses gants chaque fois qu'ils ne sont pas indispensables.

Convien avec moi, n'est-ce pas, que l'industriel, que l'ouvrier, que cette classe populaire qui arrive serrée au scrutin et tient en main le sort des élections, ne peut pas pousser l'abnégation jusqu'à voter

en masse pour des personnes dont elle reconnaît, du reste, tous les mérites, mais auxquelles elle n'a jamais eu le plaisir de serrer la main, avec lesquelles elle n'a jamais eu l'occasion d'échanger quelques paroles.

L'électeur est ainsi fait, on ne le changera guère.

Je te l'ai déjà dit, mon cher cousin, je ne joue ici aucun rôle politique, je n'occupe aucune charge, aucun emploi public, je ne suis qu'un modeste habitant d'Ouchy, mais j'ai suffisamment observé les hommes pour me convaincre de ce que je viens d'avancer.

Dans une prochaine, je te parlerai peut-être des radicaux. Tout à toi, ALFRED ...

Le poirier est mort !...

On lit dans une correspondance de Berlin :

« Toute une province d'Allemagne est en ce moment en émoi, à cause de la mort du poirier qu'on voyait sur le Walser-Feld, près de l'Untersberg, non loin de Salzbourg.

« Depuis un temps immémorial, ce poirier, nouveau palladium de l'Allemagne, fleurissait et portait des fruits tant que les affaires de l'Allemagne étaient prospères, mais le marasme s'empara de lui toutes les fois que la gloire et la puissance nationales déclinaient. Au siècle dernier, à l'époque où François II déposa sa couronne, l'arbre mystérieux parut s'associer au deuil public, et ne donna ni fleurs, ni feuillage, ni fruits.

« On crut que c'en était fait de lui ; toutefois, on le laissa subsister comme un vieux souvenir.

« Mais, en 1848, au moment où tous les efforts tendaient vers l'unité allemande, le poirier sembla tout à coup reprendre une nouvelle vie, et se couvrit çà et là d'un peu de verdure. Enfin, en 1871, comme pour fêter la gloire des armées allemandes, le poirier donna une luxuriante frondaison.

« Une vieille légende dit, à propos de cet arbre : « Un grand peuple sera vaincu, et un prince, dont la race a de profondes racines dans le cœur de l'Allemagne, viendra suspendre son bouclier aux branches du poirier, et sera élu empereur par les princes allemands. »

« Si l'empereur Guillaume n'est pas venu suspendre son bouclier à l'arbre, il est venu à Gastein, c'est-à-dire sur le territoire où se trouve le poirier, et ainsi s'est accomplie la prophétie.

« Cet arbre fatidique est mort le 9 de ce mois ; beaucoup de gens en Allemagne croient que c'est un présage de malheur national.

La mort du célèbre naturaliste et physiologiste anglais, Darwin, survenue au mois d'avril dernier, a suscité, dans toute la presse, de nombreux commentaires sur les opinions de ce savant au sujet de l'origine des espèces. On sait que, d'après sa théorie, connue sous le nom de *darwinisme*, toutes les espèces animales et végétales descendent, par

voie de transformations successives, de trois ou quatre types originels, et probablement même d'un archétype primitif et unique. De là à la conclusion que l'homme descendait du singe, il n'y avait qu'un pas.

Depuis la Réformation, rien n'avait produit, dans le monde théologique, autant d'excitation que les discussions provoquées par les travaux de Darwin. On rappelle à ce propos l'incident survenu dans une séance de l'association britannique pour l'avancement de la science :

Un évêque anglais, en terminant un discours sarcastique contre les darwinistes, se tourna vers le professeur Huxley, leur plus éminent représentant, et, en présence de la nombreuse assemblée, il demanda « si le savant professeur aimerait qu'on sût dans le monde qu'il croyait être descendu d'un singe. »

Le professeur Huxley se leva et répondit avec beaucoup de calme : « Il me semble que le savant évêque ne comprend pas bien notre position et notre devoir comme hommes de science. Nous ne sommes pas ici pour chercher ce que nous aimons le mieux, mais ce qui est vrai. Les progrès de la science ont toujours été un combat contre les vieux préjugés. Quant à l'origine de l'homme, ce n'est pas une question de préférence ou de répugnance qui doive se trancher par un appel au sentiment ; c'est une question d'évidence à résoudre par de rigoureuses recherches scientifiques. Mais puisque le savant évêque est curieux de connaître l'état de mes sentiments sur ce sujet, je répondrai, sans hésiter, que, si c'était une affaire de choix, — ce qui, évidemment, n'est pas le cas, — de descendre d'un respectable singe ou d'un évêque anglais qui ne sait employer son cerveau à un meilleur usage qu'à discréditer la science et à tourner en ridicule ceux qui la cultivent, je choiserais certainement le singe. »

Faufife.

Faufife, qu'on lâi desâi pas dinsê po cein que fifavê faux, bin lo contréro, kâ l'ein pregnâi dâi bombardâies que fasont petêtrê mé d'effê que n'arâi volliu, vu quê sê reincontrâvê prâo soveint avoué lè mourets et que son pourro tsapé ein vayessâi pardié dâi totès rudès. Onna né que l'avâi reincontrâ, na pas on mouret, mâ on fémê, son tsapé s'allâ bâgni à coté, et pas moian dè lo remettê la demeindze ; mâ coumeint l'étâi on tsapé quasu nâovo, ein fleutre nâi, et qu'avâi cotâ on part dè francs, l'étâi damadzo dè lo mettê po ti lè dzo, et lo portâ à Lozena po lo fêrê remettê ein état à n'on tsapelli. Ma fai, lo dzo que l'allâ, faille dza tiâ lo vai âo bossaton lo matin, dévânt dè parti, et faille agottâ lo novê decé, delé, su la route, se bin què quand l'arrevâ à la boutequa, l'étâi dza on bocon étourlo.

— Bonjour ! se fe ein entreint cé citoyein dâo 23^{émo} canton, je venais voi si vous pouvez me blanchi un chapeau ?